

~~Alexandre~~

Alexandre Vialat

Alexandre Vialatte

La complainte
des enfants frivoles

Le Dilettante

La complainte des enfants frivoles

Alexandre Vialatte

LA COMPLAINTÉ
DES
ENFANTS FRIVOLES

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
© **Le Dilettante**, 1999.
ISBN 978-2-84263-464-3

Il n'est pas douteux qu'Alexandre Vialatte eût, sur épreuves, fait disparaître de son livre quelques répétitions et des inadvertances. Elles n'échapperont pas au lecteur. Nous ne nous sommes pas permis d'intervenir et le texte que l'on trouvera ici est scrupuleusement conforme au manuscrit.

PREMIER ROMAN, DERNIER PARU

ALEXANDRE VIALATTE en avait tant parlé qu'on croyait qu'il n'existait pas! Écrit autour de 1925, en Allemagne, *La Complainte des enfants frivoles* est son premier roman. Il se situe entre *Ligier-Lubin*¹ (vers 1920) et *Battling le ténébreux* (1928). Négligé par son auteur, enseveli peu à peu parmi des centaines de dossiers, ce manuscrit aura affronté jusqu'au bout un sort contraire.

C'est ainsi que son présent éditeur, pourtant l'homme d'affaires le plus méticuleux du XIII^e arrondissement, l'ayant lu et approuvé, l'égara. « Ma femme l'a sûrement rangé », m'expliqua-t-il. Comme je le rappelai à quelque temps de là, il me fit part des vastes recherches qu'il avait entreprises. Sans succès.

1. *Cahiers Alexandre Vialatte*, n° 17 (1990). Un ensemble de textes qui, malgré leur cohérence, ne forment pas encore un roman.

Mais il ne regrettait pas sa peine car, me dit-il, cela lui avait permis de découvrir « d'autres choses ». En attendant, nos « Enfants frivoles » jouaient encore à cache-cache, à soixante-quinze ans, derrière les piles de livres de sa librairie.

J'étais mal placé pour lui faire le moindre reproche. Car, ce manuscrit, je l'avais eu sous les yeux pendant un bon quart de siècle, je le regardais et je ne le voyais pas. Si bien sous mes yeux que j'en avais même extrait un chapitre, mis à part par l'auteur, *L'Auberge de Jérusalem*, publié en 1986 au Dilettante.

Cette longue éclipse de manuscrit demeure pour moi un mystère. Était-ce de ma part distraction ou paresse, frivolité ou presbytie ? Ou bien... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il s'agit d'un nouveau tour de M. Panado.

En découvrant ce premier roman d'Alexandre Vialatte, ses « habitués » éprouveront un sentiment de réminiscence paradoxal. C'est que des lieux, des personnages, parfois leurs noms mêmes, auront ressurgi dans les œuvres suivantes, groupés autour de l'indestructible Frédéric Lamourette (dont Battling n'est qu'un avatar). Ici, déjà, on trouve la dame du Job, le bouquet de roses jeté par la fenêtre ouverte de l'étrangère, le chien abattu d'un coup de feu, Salomé, le grenier enchanté de l'épicier, cent autres choses...

En prime, inattendue, une femme nue. Très convenable. (À l'instar sans doute de cet oiseau rare découvert par notre auteur dans une petite annonce : « On demande femme nue présentée par ses parents. ») D'un érotisme glacé car la scène se passe dans la neige. De toute façon,

les femmes nues, énormément peu fréquentes dans l'œuvre de Vialatte, y gardent un air infiniment convenable. Lily possède d'ailleurs une excellente santé et malgré son bain de neige n'est même pas enrhumée. Le roman peut continuer.

PIERRE VIALATTE.

Les mauvais anges

JE SUIS REVENU dans mon pays par un soir de vacances. Tout avait l'air organisé pour un grand dimanche. C'était déjà septembre avec son opulence émouvante, ses arbres rouges, ses longs nuages ; les poules qui grattaient la paille dans les cours de ferme des faubourgs ; le « mécanicien » réparait une moto sur son trottoir dans une odeur d'essence et de grande ville. Il n'y avait que lui sur la route, lui et son ombre de travailleur pareille à quelque affiche soviétique. Et une grande réclame jaune du Dubonnet, « apéritif tonique », sur un mur gris-vert. L'épicier républicain, qui ne ferme que le lundi, vendait en solde aux enfants de chœur, avant les vêpres, des sucres d'orge regrettables. Tout m'a paru si solitaire, si petit, si prétentieusement inutile que je me suis senti le cœur serré. Est-ce l'optique du souvenir ? Il me semble qu'il y eut autrefois tant de vie dans ce bourg détrôné de son titre de sous-préfecture, une vie mi-rustique, mi-bourgeoise, dont

la formule me ravissait. Je me suis rappelé les sorties du collège sous la lanterne, des ombres sur les murs des ruelles, des personnages obsédants, des coteries, des fastes, des prestiges, les bals de la sous-préfecture – miracle! – et les marchés de la Saint-Michel. Ces rues d'hiver surtout, avec des vitres rouges et une vieille odeur de fumée, et des boutiques d'artisans pareilles à celles que fréquentait Robinson; ces vieilles rues où défilaient, dans un tonnerre de sabots, en sortant de l'école, tous les petits aventuriers de dix ans qui ont des toupies dans la poche, des pèlerines courtes et des capuchons pointus.

Entre tous, le souvenir du vieux collège, posé en pleine campagne sur une butte rustique, parmi des marronniers imposants, m'obsédait comme un décor de Shakespeare où il se passe des choses insolites et désespérées. J'y suis allé le lendemain. Tout était vide. Blaise Pascal, rôti par le soleil, tenait toujours son doigt sur un gros livre, comme un contrôleur des légendes enfantines, un vérificateur des mythes périmés. Ainsi le sacristain passe dans le chœur après la messe pour constater que les cierges sont éteints. Nul bruit, que du sable qui craquait sous mes souliers dans la cour de récréation, où quelques pissenlits poussaient comme des décorations voyantes. Je suis monté dans la tour de l'Horloge; j'ai ouvert la porte sans serrure de la chambre de Claude Claude, le vieux pion. C'est là qu'au sortir du collège j'ai passé douze mois de ma vie. Il y a toujours cette odeur de cigarette, le fer à cheval rouillé sur la fenêtre; auquel d'entre nous, lancé sur les routes qui se divisent, a-t-il porté bonheur? Le «calen-

drier du facteur » pend toujours au mur ; je le soulève ; il cache toujours le même trou de la cloison ; c'est par là qu'on parle avec le collègue ; le mien me racontait des histoires de guerre, je lui donnais des tuyaux pour les versions. Quand les élèves dormaient, nous nous réunissions pour des grogs et fumions du caporal ordinaire. Ensuite nous nous couchions dans des petits lits de camp posés sur des estrades et entourés de rideaux comme le lit de Napoléon dans le Malet. On se levait à quatre heures et demie en été. Quand par hasard on était libre ensemble, on allait prendre une boisson quelconque chez le marchand de tabac. Ou bien on allait s'asseoir dans le square et se taire devant un paysage décourageant. C'était une existence banale et lente qu'on ne regrette qu'à cause de l'éloignement. Je n'ai pas pu m'asseoir d'un geste naturel sur la chaise trop petite devant le bureau ; je n'ai eu de geste instinctif vers aucun des tiroirs dévernis aux ferrures cassées. Et pourtant je suis resté longtemps dans cette chambre à réfléchir à ce que j'y cherchais, j'attendais quelque chose d'elle ; je ne peux plus savoir quoi ; il faudra que j'y retourne encore. Il y a un secret dans son odeur, dans ses lumières, dans ses ombres, dans sa vie secrète et bourdonnante de décor inanimé. Mais me le livrera-t-elle ? Il ne faut pas chercher l'impossible. Le soleil commence à baisser. L'ombre des peupliers, si longue, monte déjà sur les murs du préau.

En sortant, j'ai trouvé la cour du collège occupée par un tennis ; plus loin, sous les marronniers immenses, on buvait des citronnades ; il y avait là, assis autour d'une

table de jardin, le principal, le poète, la vieille dame, la jeune fille affranchie qui apparaissait à Ribert avec un grand retard et qui fumait des cigarettes roses, Mme Delme, femme du lieutenant de gendarmerie, et quelques autres personnages beaucoup moins représentatifs. Le principal m'a arrêté, il m'a présenté aux gens que je ne connaissais pas. La vieille dame m'a demandé :

– Alors, monsieur, vous habitez Berlin ?

– Oui, madame.

– Et y a-t-il des tramways à Berlin ?

– Non, madame.

– Je pensais bien aussi, dit-elle. Et les Allemands, sont-ils méchants ?

– Très méchants, madame.

Il ne faut pas changer brutalement les opinions des vieilles personnes. Elle a paru satisfaite. Pour moi, je me sentais gêné, à cause de Gabrielle Delme, la plus belle de toutes les femmes que notre adolescence eût connue. Elle ne pouvait pas me poser la question que ma présence amenait sur ses lèvres. Nous tâchions de ne pas nous regarder, et cependant je sentais par moments son regard fixé sur moi comme une interrogation inquiète, comme si je lui devais des nouvelles, comme j'avais regardé la chambre de Claude Claude, comme nous regardons tous le passé. Je n'ai jamais senti de façon plus gênante qu'il y a des choses qu'on ne peut pas changer.

– Et comment êtes-vous là ? demanda le principal.

– J'ai voulu revoir, lui dis-je.

Il y eut un froid dans l'assistance. Le principal sembla gêné. Gabrielle Delme rougit. Le poète prit la parole :

– Je connais notre ami, déclara-t-il. Il n’y a pas d’endroit qui exerce sur lui plus d’attraction que les vieux collèges. Si tu veux, ajouta-t-il pour moi, je te ferai voir une pièce de vers que j’ai découverte dans un numéro de 1848 de *L’Écho de la Dore*. Elle a été composée par un répétiteur du collège et dédiée à une grande-duchesse. Écoute les premiers vers. C’est assez échevelé.

*Si la nuit, Eulalie, à mes desseins propice,
T’apporte le secret de mon suprême amour,
Maudis le sein cruel de ta folle nourrice
Et le flanc rigoureux qui t’infligea le jour ;
Le despote enfiévré qui t’enferme en son antre
N’a pas de ton œil bleu sondé la profondeur...*

Etc. Le maître d’étude a signé *Octave B.*

– C’est délicieux, déclara la jeune fille moderne.

– On dirait du François Coppée, affirma le principal à tout hasard, persuadé qu’il ne faut pas négliger sa culture, c’est-à-dire les noms et les dates.

– J’y trouverais plutôt un petit accent baudelairien, dit le poète.

– Baudelaire ne sera pas au programme avant l’an prochain, expliqua le principal pour se justifier.

– C’est un poète très immoral, sanctionna la vieille dame, je me suis laissé dire qu’il avait écrit une pièce qui s’appelle *La Leçon d’amour dans un parc* et qu’on la joue à Paris avec des femmes nues.

– Comme je voudrais voir ça, déclara la jeune fille moderne avec une œillade au poète.

La vieille dame pinça les lèvres, ferma les yeux, leva la tête, redressa le buste.

J'affirmai vite à la vieille dame, pour la consoler, que cette « leçon » était un ouvrage didactique.

Il y avait toujours, je m'en souviens bien, ce même pissenlit téméraire dans l'angle de l'escalier du jardin. Je lui fus reconnaissant de cette persistance comme d'une attention voulue à mon égard. Le crépuscule intervint doucement avec une lune d'argent, usée comme un vieux bijou de famille, sur un ciel cérémonieux.

– Octave B. a mal fini, dit le poète pour la jeune fille moderne qui venait de Saint-Germain-Thalande où son père était chef de gare et qui ne pouvait pas savoir. Il s'est pendu de désespoir, le jour du mariage de la grande-duchesse Eulalie, au gros tilleul de la petite cour qu'on appelle depuis la cour du Pendu. Il était devenu amoureux de la grande-duchesse en voyant dans un magazine une gravure qui la représentait en robe de bal. Il fit tout pour devenir poitrinaire, mais c'était un garçon incurablement solide, et, voyant qu'il n'y réussissait pas, il s'est décidé le jour des noces à adopter un moyen plus rapide. On avait le cœur prompt et le geste vif en ces temps-là. Il y eut à la même époque, dans ce collège, un élève nommé Tancrede Beauregard, le petit-fils d'un général du Premier Empire, dont vous avez pu voir la maison familiale près du pont de la Louvée. C'était un républicain passionné ; il passait son temps à lire Plutarque. Le surlendemain du 2 Décembre, quand la nouvelle du coup d'État fut confirmée et le scandale public incontestable, il se leva à la fin de l'étude et tint

telle était son obstination qu'il voulait mettre à tout prix le gibier à poil après le gibier à plume bien que je leur eusse expliqué très distinctement qu'il fallait mettre le gibier à plume après le gibier à poil. »

Ils laissaient parler Chalumot sans l'interrompre.

Ils avaient tous un air tragique.

– Si encore c'était un boursier, conclut M. Prim, le réaliste de l'établissement.

★

Que se passait-il? Qu'y avait-il? Que racontaient-ils? Où était Lamourette? En entrant au réfectoire, je rencontrai le petit Escougal, tout pâle, les yeux fixes, qui me dit en bégayant :

– Tu... tu l'as vu?

– Qui, quoi? Parle, lui criai-je, exaspéré. Voilà ta casquette.

Il la prit. Il me mit la main sur la bouche, comme s'il était terrifié par mes cris.

– Tais-toi, tais-toi, voyons. Lamourette. En ouvrant la porte des cabinets, au dortoir, elle était lourde, j'ai senti quelque chose qui raclait par terre. C'étaient ses souliers. J'ai hurlé. Il s'est pendu au portemanteau, avec sa ceinture, il était tout rouge. Si tu l'avais vu, c'était horrible, son pantalon lui tombait sur les genoux. On l'a porté à l'infirmerie.

– Est-ce qu'il est mort?

– Je ne sais pas, bégaya-t-il, les dents claquantes.

Et comme j'allais sortir, il m'attrapa par ma veste.

– Reste, me supplia-t-il, reste ici. Ne va pas le voir. Reste avec moi pendant cinq minutes.

★

Quatre heures de l'après-midi. Il est mort. Il a gagné le prix Vouzoux. Voici l'infirmierie qui sent les pommes parce qu'elle servait autrefois de resserre pour les fruits. Voici le calendrier de 1912 où les spahis passent l'oued sur un couchant rouge, et une femme soulève une amphore, tournée vers eux. Voici les choses qu'il a portées et qui déjà prennent une valeur solennelle (que tout cela ait été si lourd de sens, et que nous n'ayons jamais compris...), ton stylographe où tes mains moites ont imprimé si souvent sur l'ébonite la trame merveilleuse des doigts, délicate et compliquée comme l'empreinte des fougères dans la houille, ton canif de petit garçon qui coupa les cordes pour la toupie, ton livre de messe à tranche d'or, ta montre. Voici ta mère à genoux qui sanglote à grands coups, comme si une bête était entrée dans son corps qu'il en fallût chasser par des efforts convulsifs; elle te revoit toujours comme sur cette photographie, signée *Daunou, rue du Château* en lettres d'or, où tu as trois ans et où tu portes une robe écossaise. Ses épaules, tordues par le grand remous des efforts, houlent contre la couverture blanche. Lamourette, mon vieux, mon camarade, Lamourette, est-ce vrai que tu es mort? Tu es là sans voix, sans mouvement, sans souffle, mais tu vas te remuer, n'est-ce pas, tu vas nous dire...? Oui, c'est vrai, c'était une chose horrible, mais tu verras, tu comprendras, ce